

LA PRÉCARITÉ EN ESPAGNE

Mercedes Cortes

Langue d'origine du texte : espagnol

Salut ! Je m'appelle Merchi, j'ai étudié à la Faculté de communication et maintenant j'étudie la sociologie à Madrid. Au REF je fais partie du COPIL du réseau *Jennesses Med*, et le fait de rencontrer ce réseau a été une merveille pour moi. Mon rapport au monde me pousse à vouloir toujours dénoncer les injustices et élever ma voix contre les inégalités.

Pouvez-vous imaginer, juste un instant, ce qu'on peut ressentir quand on réalise que l'on ne pourra jamais obtenir ce que l'on nous promet pourtant depuis toujours et pour lequel on travaille dur ? C'est précisément ce qui se passe en Espagne pour la majorité des jeunes femmes qui font partie de la génération «la plus éduquée» de l'histoire du pays. Après de longues années d'études, les résultats espérés en termes de conditions de travail sont inexistantes. Je porte ici la voix des jeunes qui m'entourent, qui survivent dans les grandes villes où il y a beaucoup de promesses d'emploi". Mais personne ne révèle la face cachée de ladite promesse : la précarité.

Après des années de formation académique, nous (les jeunes) partons à la recherche d'un travail en lien avec ce que nous avons étudié, et nous nous dirigeons vers les grandes villes, où le travail est censé être abondant. La première chose que l'on trouve est un contexte très difficile pour se loger. En effet, quand on est pris en stage, rémunéré à 0€, c'est-à-dire où on nous fait travailler gratuitement, il est très difficile de se loger. La recherche est pénible bien entendu, mais éventuellement on finit par trouver quelque chose, mais bien sûr, avec des contrats locatifs de pacotille, ou non déclarés, rendant les jeunes très vulnérables. Face à cette situation nous avons deux options : soit nous avons

quelqu'un pour nous soutenir (c'est-à-dire que nous vivons grâce aux aides de nos parents), soit nous devons trouver un deuxième emploi pour nous aider à payer le loyer. La situation est donc la suivante : une journée de 8h (ou plus) en stage payée à 0€, suivie d'une autre journée de travail le même jour d'au moins 4h pour pouvoir mettre quelques pièces dans notre poche et survivre. Assurément, le travail qui s'adapte le mieux aux horaires de notre travail principal sera dans l'hôtellerie ou la restauration. Des emplois super précaires, qui paient peu et demandent de nombreuses heures. Et nous devons nous sentir chanceux (notez l'ironie) si les employeurs nous enregistrent au moins à la sécurité sociale.

Tous les jeunes espagnols ne migrent pas vers les grandes villes pour que leurs études portent leurs fruits. Il y en a beaucoup d'autres qui restent dans leurs villes ou villages d'origine, sans trouver de travail liés à leurs études, s'engageant directement dans l'hôtellerie ou la restauration, tête baissée dans la mare de la précarité. Des journées de 12 ou 15 heures payées au noir. En espérant qu'à l'endroit où vous travaillez vous aurez à nouveau «la chance» d'être payé pour les heures supplémentaires que vous effectuez. Pour cette raison, quand je lis ou entends des étrangers dire qu'ils voyagent en Espagne parce que c'est «pas cher», je ris (encore une ironie). La qualité de

nos paysages et de notre climat, ajoutée aux prix bas, nous ont fait devenir l'hôtel de l'Europe, obéissant aux impératifs de saisons estivales impossibles, où les jours de repos n'existent pas et où les journées de travail sont interminables. Bien sûr, l'Espagne est bon marché ! Si on supprimait les contrats poubelles des saisons d'été qui durent 3 mois, si l'on traitait les jeunes et les hôteliers de manière digne, cela changerait sûrement la donne et les tarifs.

Mais ce n'est pas tout. A part les jeunes en exode rurale vers les grandes villes, les jeunes sans travail, les jeunes qui s'engagent

dans l'hôtellerie comme seule voie possible, nous avons aussi des jeunes qui émigrent directement vers d'autres pays à la recherche d'opportunités d'emploi convenables, pour mener une vie digne, basée sur leurs compétences et leurs diplômes acquis après de nombreuses années d'étude.

En Espagne, il est très difficile, pour nous les jeunes, de s'émanciper et de se construire une vie décente par soi-même. C'est un vrai choc, quand la réalité nous apprend

En Espagne, il est très difficile, pour nous les jeunes, de s'émanciper et de se construire une vie décente par soi-même. C'est un vrai choc, quand la réalité nous apprend quelle est la véritable classe sociale à laquelle nous appartenons : la classe précaire".

LA PRECARIEDAD EN ESPAÑA

Mercedes Cortes

Langue d'origine du texte : espagnol

¡Hola! Mi nombre es Merchi, estudié mi grado en la Facultad de Comunicación y ahora estudio Sociología en Madrid. En el REF formo parte de COPIL y encontrarme a la Red de Jóvenes del Mediterráneo ha sido un regalo de la vida. Mi forma de estar en el mundo es denunciar las injusticias y alzar mi voz en contra de las desigualdades del mundo.

¿Podéis imaginar por un momento cómo sería trabajar duro por algo que te prometen y que nunca llegue el resultado? Precisamente es lo que ocurre en España con la mayoría de las jóvenes que formamos parte de la generación «más preparada» de la historia del país. Después de largos años de estudios, los resultados en forma de buenas condiciones laborales no llegan; y eso si es que nos llega un trabajo de lo que hemos estudiado, que tampoco es tarea fácil. Hablo desde la voz de las personas jóvenes que me rodean, que sobrevivimos a las grandes ciudades en las que hay mucha «promesa laboral» y no nos cuentan la cara oculta de dicha promesa: la precariedad.

Después de años de formación académica, salimos en búsqueda de trabajar de lo que hemos estudiado a las grandes ciudades, donde se supone que el trabajo abunda. Lo primero que nos encontramos es un entorno muy complicado donde encontrar vivienda, porque al ir de trabajo en prácticas, remuneradas a 0€, es decir trabajando gratis, resulta muy difícil encontrar un sitio donde vivir. Es dura la búsqueda, pero algo terminamos encontrando, pero claro, con contratos de vivienda basura o en negro haciendo la situación de los jóvenes mucho más vulnerable. En este punto de llegada tenemos dos opciones: o tenemos quién nos mantenga (es decir, vivimos gracias al patrimonio de nuestros padres), o nos tenemos que buscar un segundo trabajo para que nos ayude a pagar el alquiler. La situación con la que te encuentras es una jornada de 8 horas (o más) en las prácticas a 0€ y otra jornada laboral en el mismo día de mínimo 4 horas para poder echarte algunas monedas al

bolsillo y sobrevivir. Seguramente, el trabajo que se adapte a nuestros horarios del trabajo «principal» sea algo como hostelería o restauración. Trabajos súper precarios en los que pagan poco y exigen muchas horas; al igual que nos tenemos que sentir afortunados (nótese la ironía) si al menos nos dan de alta en la seguridad social.

Pero no todos los jóvenes emigramos a las grandes ciudades para que nuestros estudios tengan su fruto; sino que hay muchos otros que se quedan en sus ciudades o pueblos natales sin encontrar ningún tipo de trabajo de lo que hayan estudiado y directamente tienen que acudir a la hostelería o restauración, lanzándose de cabeza a la piscina de la precariedad. Jornadas de 12 o 15 horas pagadas en negro, si es que en el sitio que trabajas tienes de nuevo «la suerte» de que te paguen las horas extras. Por eso, cuando leo o escucho a mis colegas extranjeros decir que viajan a España porque es muy «barato» me río (ironía de nuevo), ya que la calidad de nuestros paisajes y nuestro clima, sumado a los bajos precios han hecho que nos convirtamos

en el hotel de Europa, obediendo a temporadas de verano imposibles en las que los días de descanso no existen o las jornadas de trabajo son interminables. ¡Claro que España es barata! Si quitáramos los contratos basura de temporadas de verano que duran 3 meses o tratáramos a los jóvenes y a los hosteleros de forma digna (no precaria), seguro que cambiaría el panorama.

Pero esto no es todo. A parte de jóvenes que emigran a las grandes ciudades, jóvenes sin trabajo, jóvenes que se dan a la hostelería como única vía posible, etc.

También tenemos a los jóvenes que directamente emigran a otros países para conseguir una vida digna en función del esfuerzo de preparación que han hecho durante muchos años, en búsqueda de oportunidades laborales que les aseguren un futuro digno.

La cuestión es que, en España, a los jóvenes nos resulta muy difícil emanciparnos o establecernos una vida digna. Uno de los choques de realidad nos viene cuando nos damos cuenta de la clase social real a la que pertenecemos: el precariado. Si venimos de una familia que se considera de la eufemística «clase media» estamos acostumbrados

Non seulement nous laissons nos jeunes se faire exploiter dans des conditions épouvantables, mais nous nous tournons aussi vers des ressources que nous estimons avoir le droit d'utiliser : la main-d'œuvre immigrée. Il semble que le fait d'être espagnol nous donne des droits et du confort auxquels les migrants ne peuvent aspirer. **Car les jeunes migrants ont une situation encore plus vulnérable.**



quelle est la véritable classe sociale à laquelle nous appartenons : «la classe précaire». Si nous venons d'une famille qui se considère comme appartenant à la «classe moyenne», nous sommes habitués à des niveaux de vie rendus possibles par l'exploitation d'autres pays ou par l'exploitation des migrants dans notre propre pays. Mais si, quand on s'émancipe, on n'a pas d'accumulation de capital sur laquelle s'appuyer, du coup on se rend compte à quel point il est difficile de vivre en payant des loyers impossibles, avec un horizon noir et peu de perspectives. Les logements que nous pouvons nous permettre de louer sont des caves, des sous-sols, de toutes petites maisons anciennes qui nous coûtent la moitié (ou plus) d'un mois du peu de salaire que nous gagnons. Du coup, on prend conscience à quel point la classe moyenne est un mensonge. On est vraiment précaire en s'occupant d'un présent qui nous oblige à survivre au jour le jour. Nous, les jeunes, nous nous projetons dans une vie confortable, mais vivons en fait avec un salaire qui frôle la pauvreté et des conditions professionnelles indécentes. Si seulement les contrats de travail nous soutenaient ! Mais même pas. Le caractère temporaire des contrats professionnels des jeunes est très élevé. Ce qui signifie que nous ne pouvons nous projeter dans un horizon d'espoir. La jeunesse, même à 35 ans, est une éternelle attente de pouvoir construire sa vie. En travaillant deux fois plus. C'est épuisant, impossible...

Lorsque nous avons passé toute une vie à nous habituer à des niveaux de vie, il est très difficile d'accepter les emplois que nous ne voulons pas faire ou renoncer au confort dans lequel nous avons grandi. Ainsi, non seulement nous laissons nos jeunes se faire exploiter dans des conditions épouvantables, mais nous nous tournons aussi vers des ressources que nous estimons avoir le droit d'utiliser : la main-d'œuvre immigrée. Il semble que le fait d'être espagnol nous donne des droits et du confort auxquels les migrants ne peuvent aspirer. Car les jeunes migrants ont une situation encore plus vulnérable. Je parle des soignants familiaux, des femmes de ménage, des ouvriers, des agriculteurs, des gens qui viennent de situations très compliquées dans leur pays et veulent commencer une

nouvelle vie. Le prix à payer est de renoncer à tous ses droits dont bénéficient (a priori) les Espagnols : le droit au repos, aux vacances, à la sécurité sociale, etc. Les migrants n'ont même pas ce patrimoine familial dont nous parlions au début de l'article. Ils viennent et repartent à zéro. En d'autres termes, la précarité n'est pas seulement chez les jeunes, mais constitue un espace propre à chacun en fonction de ses vulnérabilités sociales : jeunes, migrants, femmes, LGTBIQ+, etc.

Tout ce processus de précarité de la vie n'est pas sans impact. Il a des conséquences sur la santé mentale des jeunes d'aujourd'hui. Le taux de suicide parmi eux est devenu alarmant et insupportable. C'est un problème social urgent qu'il faut résoudre, en commençant par offrir aux jeunes des opportunités d'emploi décentes et des conditions de vie non précaires.

Pour cette raison, je veux lancer un appel à tous les jeunes en situation précaire : regardons-nous comme des êtres humains, comme une même espèce. Arrêtons de nous considérer comme des gens de première, deuxième ou troisième classe. Arrêtons de hiérarchiser les êtres humains en classes sociales pour quelque chose d'aussi arbitraire que le lieu de naissance. Facilitons le monde, rendons tout plus accessible, faisons des différences culturelles une richesse commune. Unissons-nous en tant que jeunes précaires fatigués de courir après de fausses promesses. Obtenons la vie digne que nous méritons. ♦

No solo dejamos que nos exploten a condiciones pésimas, sino que acudimos a recursos de los cuales nos sentimos legítimos de usar: la mano de obra migrante. Parece ser, que ser españoles nos da unos derechos y unas comodidades pero a los migrantes que acaban de llegar parece ser que no le corresponden dichos derechos. **Es decir, al final esa falsa «clase media» de condiciones precarias, sostiene sus comodidades explotando a jóvenes migrantes.**

a unos niveles de vida que son posibles a causa de la explotación de otros países o de personas migrantes en nuestro propio país. Pero si al emanciparnos, no tenemos acumulación de capital de la que tirar, de repente nos empezamos a dar cuenta de lo difícil que resulta vivir pagando alquileres imposibles, con un horizonte negro a cerca de montar nuestra vida de forma estable. Las viviendas que nos podemos permitir son zulos, sótanos, casas antiguas muy pequeñas que nos cuestan al mes la mitad (o más) del poco sueldo que cobramos. De repente, nos hacemos conscientes de cómo la clase media es mentira, de que realmente estamos precarizados atendiendo a un presente que nos exige sobrevivir al día a día. Los jóvenes nos vemos en una vida de rico con un salario y condiciones profesionales que rozan la pobreza. ¡Si al menos los contratos laborales nos respaldaran! Pero ni eso, la temporalidad en la vida laboral de los jóvenes es muy alta, haciendo que no podamos establecer un horizonte de esperanza, que la juventud acabe a los 35 años siendo una eterna espera para poder montar nuestra vida y teniendo que cotizar aún el doble. Son cifras agotadoras, imposibles...

Pero cuando llevamos toda una vida acostumbrados a unos niveles de vida que no son del todo sostenibles o reales, es muy complicado despojarnos de esos trabajos que no queremos hacer o esas comodidades en las que nos hemos criado. Así que no solo dejamos que nos exploten a condiciones pésimas, sino que acudimos a recursos de los cuales nos sentimos legítimos de usar: la mano de obra migrante. Parece ser, que ser españoles nos da unos derechos y unas comodidades (vacaciones, días libres, «salarios dignos», «contratos dignos», seguridad social...) pero a los migrantes que acaban de llegar parece ser que no le corresponden dichos derechos. Es decir, al final esa falsa «clase media» de condiciones precarias, sostiene sus comodidades explotando a jóvenes migrantes (lo cual supone una situación aún más vulnerable) Hablo de las cuidadoras familiares, limpiadoras del hogar, obreros, agricultores... Personas que vienen de situaciones muy complicadas en sus países queriendo empezar una vida nueva, el precio a pagar es renunciar a todos los derechos aquí conseguidos. Parece ser que esas personas no tienen

derecho a descansar, a vacaciones, a seguridad social, etc... Además, no cuentan con ese «patrimonio» anterior del que hablábamos al principio del artículo, vienen y empiezan de cero. Es decir, la precariedad no queda solo en los jóvenes, sino que acota un espacio para cada una de nosotras según las vulnerabilidades sociales a las que pertenecemos: jóvenes, migrantes, mujeres, LGTBIQ+, etc.

Todo este proceso de precarización de la vida no es gratis, ve sus consecuencias en la salud mental de los jóvenes hoy en día, la tasa de suicidio joven es alarmante e insostenible. Es un tema social urgente que hay que solucionar, empezando por posibilidades dignas o por unas condiciones de vida no precarias. La precariedad no entiende de clases sociales, desde trabajos que requieren de más formación hasta aquellos que requieren menos: desde los médicos que acaban sus estudios y enfrentan unas condiciones precarias, a las cuidadoras en negro a domicilio.

Por eso, quiero hacer un llamamiento a todas las y los jóvenes precarizadas/os: entendámonos como seres humanos, como una misma especie. Dejemos de vernos como personas de primera, de segunda o de tercera; dejemos de jerarquizar a los seres humanos en clases sociales por algo tan arbitrario como el lugar donde naces. Hagamos que el mundo sea burocráticamente más fácil, que todo sea más accesible para todos y de las diferencias culturales una riqueza común. Unámonos como jóvenes precarios hartos de perseguir esas falsas promesas que nos prometen, consigamos la vida digna que todas nos merecemos. ♦